

Ms. gall.

Quart. 110.

PIÈCES
FUGITIUES
DE
VOLTAIRE





X 641

I

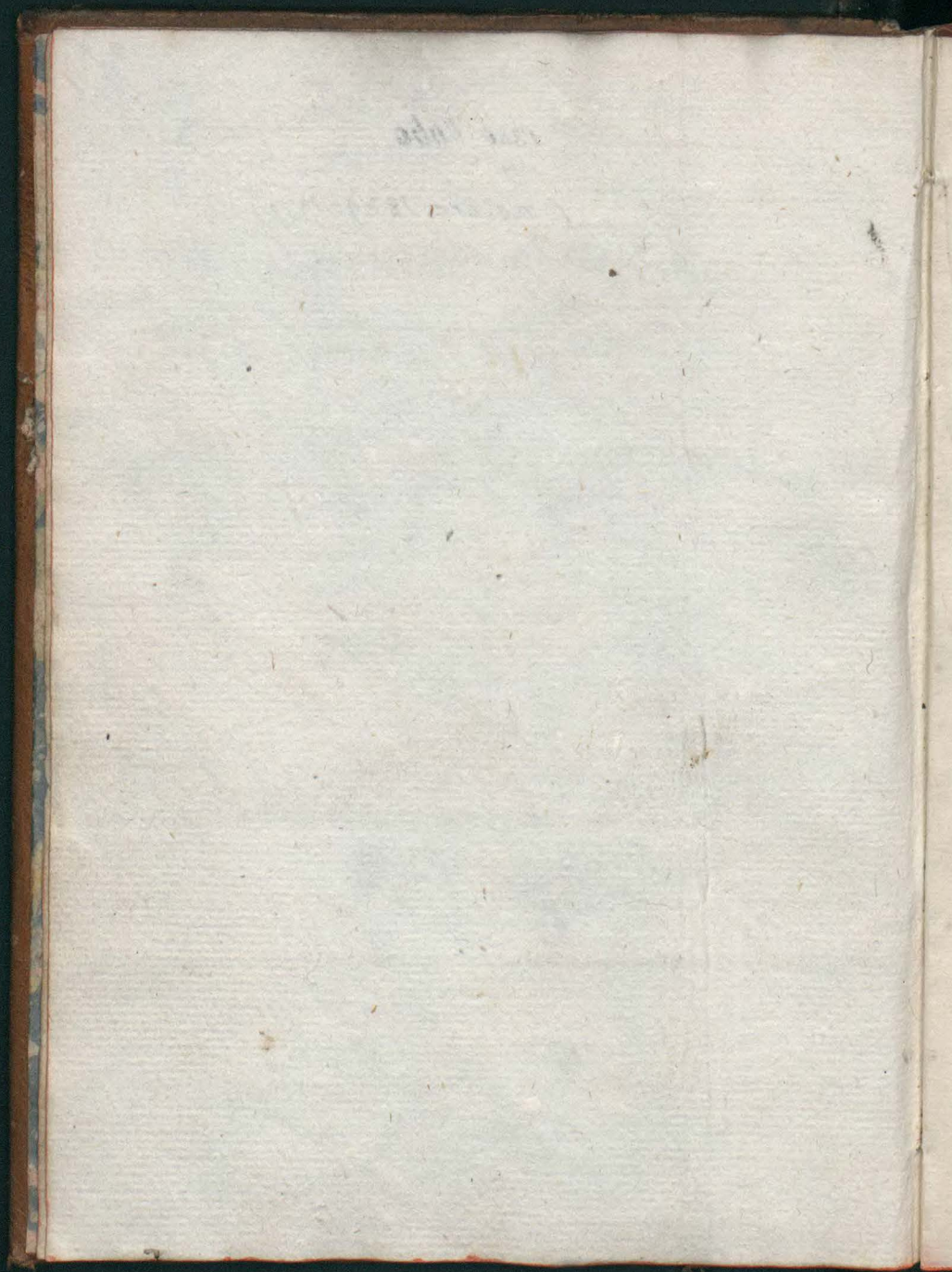
15 Bll

vergt. Brüssel 13926-8

v. 1. Bd. 4593.

1889 gobo.

(ms. acc. 1889: 1879)



Ms. gall. qu. 110.

III

Pièces
Fugitives
De
Voltaire



107. p. 11. q. 7. 107

Pieces
Judithes
de
Yotane



1
Idée de la Personne,
de la manière de Vivre,
et de la Cour du Roi de Prusse.

Par Monsieur de Voltaire

Il est de la taille de cinq pieds deux pouces
assez proportionné, mais pas bien fait. Il
a chez lui quelque chose de gauche, acquis
par un maintien contraint: malgré
cela, il a la figure agréable et spirituelle:
de la plus grande politesse du monde.
Un son de voix gracieux, même en
jurant, ce qui lui est aussi familier qu'à
un Grenadier. Parlant plus correctement
le français que l'allemand: ne parlant
jamais sa langue qu'avec ceux qu'il sait
ne pas entendre le Français. D'assez beaux
cheveux châtains-clair, et toujours
en queue. Il se frise et s'accorde lui-même,
assez bien. Jamais il n'a eu de
bonnet de nuit, ni de robe de chambre,
ni de pantoufles, seulement un mauvais
manteau de toile fort crasseux.

pour se poudrer. Toute l'année en habit uniforme de son premier Bataillon des Gardes, qui est de gros drap bleu, paremens rouges, Brandede bourgeois d'argent, en façon d'Espagne, des houpes au bout des Brandedebourgs, jusqu'à la taille veste jaune unie: chapeau à point d'Espagne d'argent, plumet blanc: Des bottes aux jambes toute l'année.

Il ne sait pas marcher avec des souliers, ni porter son chapeau sous le bras. cette bagatelle lui donne un air contraint singulier. Pour briller au mariage prochain il vient de faire faire un uniforme de gros de Tours.

Il se lève tous les jours à cinq heures du matin: travaille, au moins veste t'il dans son appartement jusqu'à six heures trois quarts. Il s'habille: à sept, on lui remet ses Lettres, Placets et Memoires, ensuite les Lettres des Particuliers, mises et venues de la poste, dont il fait decacheter et lire plus ou moins. à neuf

heures, ses Ministres, ou pour mieux
dire ses Gens d'affaires viennent jus-
qu'à onze heures qu'il sort et va sur la
Place, où remonte la Parade de sa
Garde.

Il fait faire lui-même l'exercice,
sans jamais y manquer. Personne
que lui ne la commande à moins
qu'il ne soit incommodé. À la demie
il rentre chez lui; reste quatre à cinq
minutes dans un salon pour voir si
personne n'a rien à lui dire, et rentre
dans son Cabinet, faisant toujours
des reverences penchées, n'y ayant
que ses Gens dans la chambre: elles
paraissent d'habitude. On dit que c'est
ce qui lui a tourné la taille.

Il reprend son travail seul avec
ses Ministres, s'il n'a pas fini avec eux
avant la Parade. Il se met à table à
midi et demi, presque toujours avec les
Officiers de son premier Bataillon.

La table est de 24. couverts. jamais
 l'on ne sert plus de 16. plats de cuisine,
 Potage bouilli, hors-d'œuvres, entrées,
 Rotis, entremets, et tous 16. servis ensem-
 ble. S'il y de plus que les 16. plats, soit
 poisson de mer ou gibier, il le paye de
 sa poche.

Son fruit est un peu plus élégant.
 Le dîné dure une heure, après quoi,
 presque toujours, il prend un de ceux
 qui ont dîné et cause en se promenant,
 environ un quart d'heure, et revient
 chez lui avec ses vénéances. Il arrive
 assez souvent qu'il fait entrer avec lui
 quelques uns de ses jeunes gens. Tout ce
 qui l'entoure est fait à peindre, et des
 plus folles figures.

Il reste en fermé jusqu'à cinq
 heures que son lecteur vient: c'est or-
 dinairement le Marquis Dargens.
 La lecture dure jusqu'à sept: elle
 est remplacée par le Concert qui dure
 jusqu'à neuf.

Le Roi est grand Musicien, et joue de la flûte supérieurement. son Concert journalier n'est presque composé que d'instrumens à vent qui sont les meilleurs de l'Europe.

Il a trois Castrats, une haute conte et mademoiselle Cistrua, italienne. Ce sont des voix uniques: il ne peut pas souffrir le médiocre, mais rarement il fait chanter à son concert. Il faut être dans la plus intime faveur pour y avoir entrée: par ci, par là quelques jeunes seigneurs, s'il en trouve.

Et neuf heures, viennent les Voltaire, l'Elgarotti, l'Maupertuis, et autres beaux esprits: jamais plus de huit, Le Roi compris, et un ou deux Mignons.

Et la demie ils soupent, et le service est de huit plats. Le souper dure presque jusqu'à onze heures; après se fait la belle conversation.

Et minuit frappant le Roi se couche.

et voila pendant toute l'année l'emploi des vingt-quatre heures de chaque jour, sur tout pendant les neuf mois qu'il reste à Potsdam, à moins qu'il ne survienne quelque incident, comme dans ce tems-cy, pour les revües.

Il ne peut souffrir aucuns Jeux, spectacles, chasses, ni promenades, encore moins le Beau Cerle.

La dépense de sa table est fixée, pour la cuisine, par jour à trente trois écus d'Allemagne, qui valent cent vingt quatre Livres argent de France. Il a pour cette somme Vingt-quatre plats de six à dîner et huit au souper. Vingt quatre couverts le matin et huit le soir. jamais plus, à moins de cas extraordinaire. S'il y a plus de Vingt-quatre couverts, l'excédent est payé un écu par couvert à celui qui a l'entreprise de la cuisine: par exemple au futur mariage tout ce qui excédera ne sera payé qu'à un écu, mais le gros poisson

de mer, et le gibier, Le Roi le payera de sa poche.

Sur les trente-trois écus l'Empereur paye bois, charbon, entretien de batterie de cuisine, et généralement ce qui a rapport à la cuisine, à l'exception des gages des Cuisiniers que le Roi paye lui-même. Il y en a quatre; un français, un italien, un Prussien, et un Autrichien. Chacun lui fait quatre plats à dîner et deux à souper, qu'il y soit ou non. Il donne toute l'année à dîner aux Officiers de son premier Bataillon: ils ont pour boisson, aujourd'hui de la bière, et demain une Bouteille de vin à deux. Il donne aussi à midi, tous les jours, trois grands plats de viande bouillie ou rôtie, du pain et de la bière pour les Officiers des deux autres Bataillons de ses Gardes à pied. Ils y vont si ils veulent. C'est une espèce de Hôte. Le prix en est aussi fixé. Jamais l'Officier, ni le soldat ne sortent quand ils sont en garnison à Paris.

dam, de la sorte, même pour se prome-
ner, sans un billet signé de lui ce qu'il
accorde rarement. En général tout
ce qui est à Postdam ne peut sortir sans
permission, même les Princes ses Freres.
Quique ce soit ne peut non plus y aller,
sans préalablement en avoir obtenu
la permission. Mr. de Borghese n'ont pu
l'obtenir. Les hommes gens qui con-
naissent ce Lieu y font le moins de séjour
qu'ils peuvent. Il est peu de moments où
la pudeur n'y patisse. Il y a cinq Batail-
lions en garnison qui ne sortent jamais.
L'on n'y voit que soldats de qui l'on ex-
trahe les horreurs. Il n'y a que quelques
femmes d'Officiers et de soldats qui à
peine osent sortir de leurs chambres.
L'insulte et le viol sont rarement répri-
més, et qui n'a pas le goût du Maître
est à peu de fêtes.

Il a beaucoup d'esprit, pas autant
de connaissance que l'on veut lui don-
ner. Il n'excelle que dans le Militaire
dont il est capable de tirer tout l'avant-

9
lage possible: un travail aisé, facile,
expéditif, comprenant ce qu'on lui
veut dire au premier mot: ne prenant,
ni ne voulant de conseil; ne souffrant
d'aucun de répliques ni de remontrances,
pas même de se faire reconnaître
sans aspect aux ouvrages d'esprit, soit
en vers, soit en prose: brûlant du désir
de faire l'un et l'autre, sans pouvoir
arriver au sublime, s'il n'est égayé.
On prétend que dans un moment de
d'humeur, son seigneur d'apollon dit
qu'il y a quelque temps. Qu'importe
ne m'enverra plus son linge sale à blan-
chir. ces mauvais plaisants, signant
qui ne lui plaît pas: manquant sou-
vent de politique, n'entendant point
les parties des finances, encore moins
celles du Commerce: ne tirant qu'à
l'argent qu'il aime beaucoup, ne sa-
chant, ni ne voulant s'en servir pour
recueillir: traitant presque tout le

monde en esclaves. Tous ses Sujets sont retenus avec des entraves durs et terribles pour la moindre faute où son intérêt servirait de prétexte, n'en pardonnant aucunes de celles qui tendent à l'excellence du service; n'ayant à sa solde que des gens utiles et en état de bien remplir leurs emplois. Dès l'instant qu'il n'en a plus besoin, il les renvoye avec rien.

Mieux servi que tout autre avec moins d'argent: donnant peu d'appointemens à tout ce qui est en grande charge de Cour qui sont, *in partibus*, à peu de chose près, n'ayant dans tous ses Etats aucuns Gouverneurs de Provinces ni de Villes. Ce sont les Commandans des Régimens, qui sont en garnison. Il ne paye aucun Major de Place. Ces trois articles sont immenses chez les autres Potentats.

Un Militaire qui, pendant vingt ans a servi dans tous les grades, jusqu'à être parvenu à celui d'être Général à son rang; s'il en est content, il lui donne un Régiment.

Le Grade de Capitaine, ayant une Compagnie, est à son aise, sans qu'il en coûte au Roi: c'est l'injustice que l'on vend aux soldats qui fait la fortune du Capitaine; Par exemple les Compagnies ont de 110. hommes, après la revue le Capitaine peut donner soixante congés pour dix mois. Le Capitaine touche le paye toute l'année, comme s'il était complet, et le soldat n'a rien tout le temps qu'il est absent.

En ce qui s'appelle la Maison du Roi, Militaire il y a Portdam et à Charlottenbourg 160. Cavaliers à qui l'on donne le nom de Gardes du Corps, qui ont que le paye et l'habillement de Cava-

lier, et recoivent tout autant de coups de bâton que les autres. Le reste de sa Garde sont des soldats un peu mieux vêtus, avec la paye ordinaire.

Les Reines, les Princesses et les Princes ne savent ce que c'est que d'avoir des Gardes; et dès que le Roi est sorti de Portorham ou de Charlottenbourg, il n'en a plus non plus.

Il a un Chancellier qui ne parle jamais, un Grand Veneur qui n'ose tirer une Caille, un Grand Maître qui n'ordonne rien, Un échançon qui ne sait pas s'il y a du Vin dans la cave, un Grand Ecuyer qui n'a pas le pouvoir de faire seller un cheval, un Chambellan qui ne lui a jamais donné sa chemise, un Grand Maître de Garde-robe qui ne connaît pas son tailleur. Les Fonctions de toutes ces grandes Charges sont exercées par un seul homme qui s'appelle Frédéric Foff, qui de plus est Valet de Chambre ordinaire de quartier, Gentil-

homme de sa chambre, secrétaire,
ordinaire du Cabinet.

Tous les Grands sont payés avec
Le titre d'Excellence. Toute sa chambre
consiste en huit pages, autant de la-
quais de chambre, quatre Coureurs,
et six jeunes gens avec l'habillement
de divers Orientaux. mais tous en cou-
leur de rose, chargés de gallons; le reste
de la livrée n'y ressemble point du tout.
En général, il n'aime que les couleurs dou-
ces.

Dans tous les Appartemens qu'il
occupe ses meubles sont couleur de rose
ou lilas. Pour lui, les deux Reines et
la Princesse Amélie, il n'a pas 130. che-
vaux: pas une voiture qui vaille 300^l.
Son père aimait la chasse, avait un équi-
page, vaille que vaille. Celui-ci à son
avènement au Trône, ordonna à son
Grand Veneur qui aimait la chasse
à la folie, de le vendre. Ce Veneur repré-
sentant que c'était un bénéfice pour le

Roi, en continuant de faire vendre
Le gibier, comme par le passé, savisa
de dire au Roi qu'il perdrait vingt
mille écus de revenus en supprimant
la chasse. Le Roi, lui dit. Je vous a-
bandonne en ce moment tout l'équi-
page, je vous donne tout mon gibier,
et la pêche de mes rivières, et vous me
donnerez vingt mille écus par an.
Le pauvre Seigneur n'osa refuser,
et il a payé jusqu'à présent en ser-
vant. Il n'a plus de bien, plus de gibier
ni de Poisson.

Les gens du secret m'ont assuré
qu'il était à bout, et qu'il ne pouvait
payer cette année (cave Spandau).
Spandau est notre Pierre-encise, avec
cette différence que l'un est beaucoup
plus peuplé que l'autre.

Les vingt mille écus ont leur des-
tination, en manquant il faut un
revirement de partie, et un autre la-

bleau dont plus d'un souffriront. Il faut
que cette somme rentre par quelque
moyen. et toutes les cordes sont si prodi-
gieusement tendues qu'il est dangereux
de n'en toucher une.

Les subides imposés sur les Sujets
sont fort proportionnés au revenu de cha-
que particulier, suivant les contrats
et Baux et ce que le Sujet fait valoir
par lui-même, sans égard pour ceux
qui doivent lors du nouveau Plan. Par
exemple, j'ai 10000. ^{li} de rentes: mes créan-
ciers jouissent de cinq ou de six ou même
plus, il faut pourtant que je paye autant
que mon voisin qui jouit de 10000 Livres
de rentes.

Quantité de gens de Condition
Silésienne déserlent furtivement du Pays
en abandonnant ce qu'ils ne peuvent
en porter.

On veut que le Maréchal Séverin
ait osé lui dire dans le temps. Si vous
comptez ne pas garder cette Province,
vous en tirez suffisamment, et si vous devez

la garder, beaucoup trop. Il lui tourna le dos, et ne lui a jamais pardonné.

Pour faire vivre les cordonniers dont le Pays est rempli, il vient de défendre de faire ni de porter des sabots. qu'en résulte-t-il? La moitié de ses sujets vont nus pieds. Il permet d'assommer les hommes à coups de bâton, et il défend de fouetter un cheval de poste. Ce ne sont point des Contes; rien de plus vrai.

Les gens qui l'approchent de plus près veulent que sa Politesse ne soit pas naturelle, que c'est un reste du temps qu'il avait besoin de tout le monde contre les persécutions de son Père. Il n'a point fait de bien à ceux qui se sont exposés à être pendus pour empêcher qu'il n'eût le col coupé, et n'a point fait de mal à ceux qui ont opiné qu'il eût la tête tranchée.

Il respecte sa mère: elle est la seule femme pour laquelle il aye quelque sorte d'attention. Il estime sa femme ne peut la souffrir. Depuis dix-neuf ans

de Mariage, il ne lui a pas encore adressé la parole. Il y a peu de jours qu'elle lui remit une lettre pour lui demander des choses dont elle avait un pressant besoin: il prit sa lettre avec son air riant et gracieux et poli quand il se donne cet air qui lui est ordinaire, et sans la décaucher, devant elle; il l'a déchirée: fit une grande révérence, et lui tourna le Dos.

La Reine mere est une bonne grosse femme qui va et vit tout rondement. Elle a 400000. Livres par an pour l'entretien de sa Maison. On prétend qu'elle Thésorise. Quatre fois il y a apparence qu'elle pendant la semaine où les gens du pays ne vont qu'à pied être invités. Ces jours il y a une table de 24 couverts, sur laquelle on sert huit plats au soir, indécemment servis par six petits polissons de Pages. Hommes et femmes y mangent, et c'est le Grand Maitre qui prie. Onze heures, tout le monde se retire. Les autres jours la Reine mange seule. La Grande

Maitresse, le Grand Maître et les trois filles d'honneur ont leur table, où l'on sert deuse plats, trois fois pour tous. Elle est indécemment logée au château. Son mont bijou qui est à la porte de Berlin, servirait assez foli pour un particulier. Elle y passe quatre mois de la belle saison.

La Reine régnante est la meilleure femme du monde. Toute l'année elle mange seule. Elle tient appartement le jeudi. Et neuf heures le monde se verra. Les morceause sont coupés, ses plats complotés, ses paroles dictées: elle est malheureuse, et fait ce qu'elle veut pour le cacher. Et peine à telle le nécessaire. Et la Cour, elle est logée au second étage. Schonthausen est sa Campagne: à l'exception du jardin, qui est assez foli, nos Messieurs de la rue St. Honoré se trouveraient très-mal logés.

La Princesse Amelie est assez aimable. Elle a souvent de l'humeur, parce qu'elle voudrait respirer un autre air, et que l'état de fille n'est rien moins agréable à cette Cour. Elle est logée et nourrie avec sa mère. Elle a 3000. Livres par an.

Le Prince aîné et successeur est dans les mêmes sentimens et fâché de penser au Roi. son despotisme ne sera pas plus doux. son gouvernement sera tout aussi militaire: encore plus interressé. Il est infiniment moins d'esprit et de connaissance: capable de faire regretter le Roi par ses Sujets. sa femme est aussi gâtée, et n'a pas plus d'égrement que sa sœur. Elle a deux enfans mâles. Ce Prince était le favori du feu Roi, qui pour lui prouver sa tendresse de Père, n'a jamais voulu qu'il apprit à lire et à écrire. Ce n'est qu'après la mort de son père qu'il le appris. son Père lui a donné en mourant ce qu'il appelait son petit trésor, et lui en avait remis la clef; mais dès qu'il fut arrivé, le premi-

en soin de son successeur fut de s'en em-
parer. Ce petit trésor contenait trente
millions. Le Prince a cent vingt mille
écus pour lui, sa femme et sa maison.
On dit qu'il a du reste: qu'il epargne beau-
coup. Il commerce. C'est le plus fort
marchand de bois des Etats de son frere.

Le Prince Henry qui va épouser la
Princesse de Hesse est le plus aimable.
Il est poli, généreux, aime la Bonne
Compagnie. Il a environ quatre vingt
mille écus de revenu, des biens confis-
qués que son pere lui a donnez de son
vivant qui appartenaient à ceux à
qui il a fait couper la tête, ou fait
mourir dans les fers. Si en se mariant
son frere qui le deteste ne lui donne
rien, il ne sera pas à son aise. On lui
meublera une maison de particulier,
où il logera après son mariage. On
le dit Postumite. Pauvre Princesse
que vous allez vous trouver déclinée.

Le Prince Ferdinand est un petit
chafin; crapuleux et l'excès que tout

le monde évite: personne n'en dit
 du bien. Il a cent mille écus de re-
 venu, aussi des biens confisqués. On
 lui donne un argent content conside-
 rable. Il est logé chez le Roi, et va vivre
 où il ne lui en coûte rien. Il fait ce qu'il
 faut pour avoir beaucoup d'argent.
 Tous les trois sont en bottes, en habit
 uniforme. Il faut qu'ils passent trois
 mois à leurs Régimens comme des
 particuliers. La façon dont ils vivent
 est fort étonnante pour le peu de dé-
 pense qu'ils font.

Fin -

Déclaration de M.^{de} Voltaire
détenu en prison à Francfort par S. M.
Le Roi de Prusse en 1734.

Je suis mourant. Je proteste devant Dieu
et devant les hommes que, n'étant plus
au service de Sa Majesté le Roi de Prusse,
je ne suis pas moins attaché à ses volon-
tés pour le peu de tems que j'ai à vivre. Il
m'arrêta à Francfort pour le lièvre de
Poisie dont il m'avait fait présent. Je
reste en Prison jusqu'à ce que ce lièvre
revienne d'Hambourg. J'ai rendu au
Ministre de S. M. Prussienne toutes les
Lettres que j'avais conservées comme des
marques chères de ses bontés. Je vendrai
à Paris toutes les autres qu'il pourra me
redemander. S. M. veut que je lui renvoie
un Contrat qu'elle avait fait avec moi.
Je suis assurément prêt à le rendre
cet écrit qui n'était pas un Contrat, mais
un pur effet des bontés de sa Majesté, ne
tirant à aucune conséquence: Ecrivit sur
la moitié d'un papier plus petit que celui

que Duvigel porta de ma chambre
 dans l'appartement du Roi à Portdam.
 Il ne contenait autre chose de ma part
 qu'un remerciement de la Pension dont
 S. M. Le Roi de Prusse me gratifiait, avec
 la permission du Roi, mon Maître:
 de celle qu'il accordait à ma Nièce,
 après ma mort, de la Croix et de la Clef
 de Chambellan que le Roi de Prusse avait
 daigné me mettre au bas de ce feuillet,
 autant qu'il m'en souviendra. Je signe
 de grand cœur le marché que j'avois en-
 vie de faire il y a quinze ans. Ce papier
 absolument utile à S. M. à moi et au Pu-
 blic, sera certainement rendu dès qu'il
 sera retrouvé parmi mes autres pa-
 piers. Je ne puis, ni ne veule en faire
 le moindre usage; et pour lever tout
 soupçon, je me déclare criminel de
 lèse Majesté envers le Roi de France
 mon Maître, et le Roi de Prusse si je ne
 remets ce papier à l'instant qu'il sera
 entre mes mains.

Ma Nièce qui est auprès de moi.

dans ma maladie, s'engage, sous le même serment, si elle le retrouve, et en attendant, si je puis avoir communication de mes papiers à Paris, j'en nule entièrement le dit écrit. Je déclare ne prétendre rien de S. M. le Roi de Prusse, et n'attendant rien dans l'état cruel où je suis que la compassion que sa grandeur d'ame doit à un homme qui a tout sacrifié et tout perdu pour s'être attaché à lui: qui l'a servi avec zèle, qui lui a été utile, qui n'a jamais manqué à sa Personne, et qui comptait sur la bonté de son cœur.

Je suis obligé de dicter, ne pouvant écrire, et je signe avec le plus profond respect, la plus pure innocence, et la plus vive douleur.

J. Oltave

Les *ſai vû de monsieur de*
Voltaire

Tristes et lugubres objets.

*ſ'ai vû la Bastille et Vincenne,
Le chatelet, les prisons et mille prisons plaines,
De braves Citoyens de fidèles Sujets.*

*ſ'ai vû le Peuple gémissant,
sous un rigoureux esclavage.*

*ſ'ai vû le soldat rugissant,
Créer de faim, de soif, de despit et de rage*

ſ'ai vû les sages contredits

*Leurs remontrances inutiles
ſ'ai vû des Magistrats exécuter toutes les Villes
Par des impôts criants, par d'injustes Edits.*

ſ'ai vû sous l'habit d'une femme, (1)

*Un Demon nous faire la Loi,
Sacrifier son Dieu, sa Religion, son ame,
Pour séduire l'esprit d'un trop crédule Roi.*

*ſ'ai vû ce Monster épouvantable (2)
Se barbarer en nemi de tout le Genre humain,
Exercer dans Paris, les armes à la main*

Une Police abominable.

ſ'ai vû les Traîtres impunis

(1) Madame de Mautenon.

(2) M^r Dargenson.

J'ai vu les gens d'honneur persécutés, bannis,
 J'ai vu même l'Erreur en tous lieux triomphante
 La vérité trahie et la Foi chancelante.

J'ai vu le Lièvre Saint arlési.

J'ai vu Port-Royal démolie.

J'ai vu l'action la plus noire

Qui puisse jamais arriver.

L'eau de tout l'Océan, ne pourrait la laver
 Et nos derniers neveux auront peine à la croire.

J'ai vu dans ce séjour, par la grace habitée,

Des sacrilèges, des Profanes

Remuer, tourmenter les mânes

Des corps marqués du sceau de l'immortalité.

Ce n'est pas tout encor: j'ai vu la Prélature

Se vendre et devenir le prix de l'imposture.

J'ai vu les Dignités en proie aux ignorans.

J'ai vu les gens de bien tenir les premiers Rangs.

J'ai vu de saints Prélats devenir la Victime

Du Feu divin qui les anime.

O tems! O mœurs! j'ai vu dans ce siècle maudit

Ce Cardinal, (1) L'ornement de la France

Plus grand encor, plus saint qu'on ne l'est,

Représenter les effets d'une horrible vengeance.

J'ai vu l'hippocrisie honorée;

J'ai vu, c'est tout, le Jésuite adoré.

J'ai vu ces maux, sous le règne funeste

(1) Monsieur le Cardinal de Noailles.

Dien Prince que jadis la colere Celeste
Accorda, par vengeance à nos desirs ardens:
J'ai vû tes maux, et j'en ai pas vingt ans.

fin

Au Roi De Prusse le 10. novembre 1756.

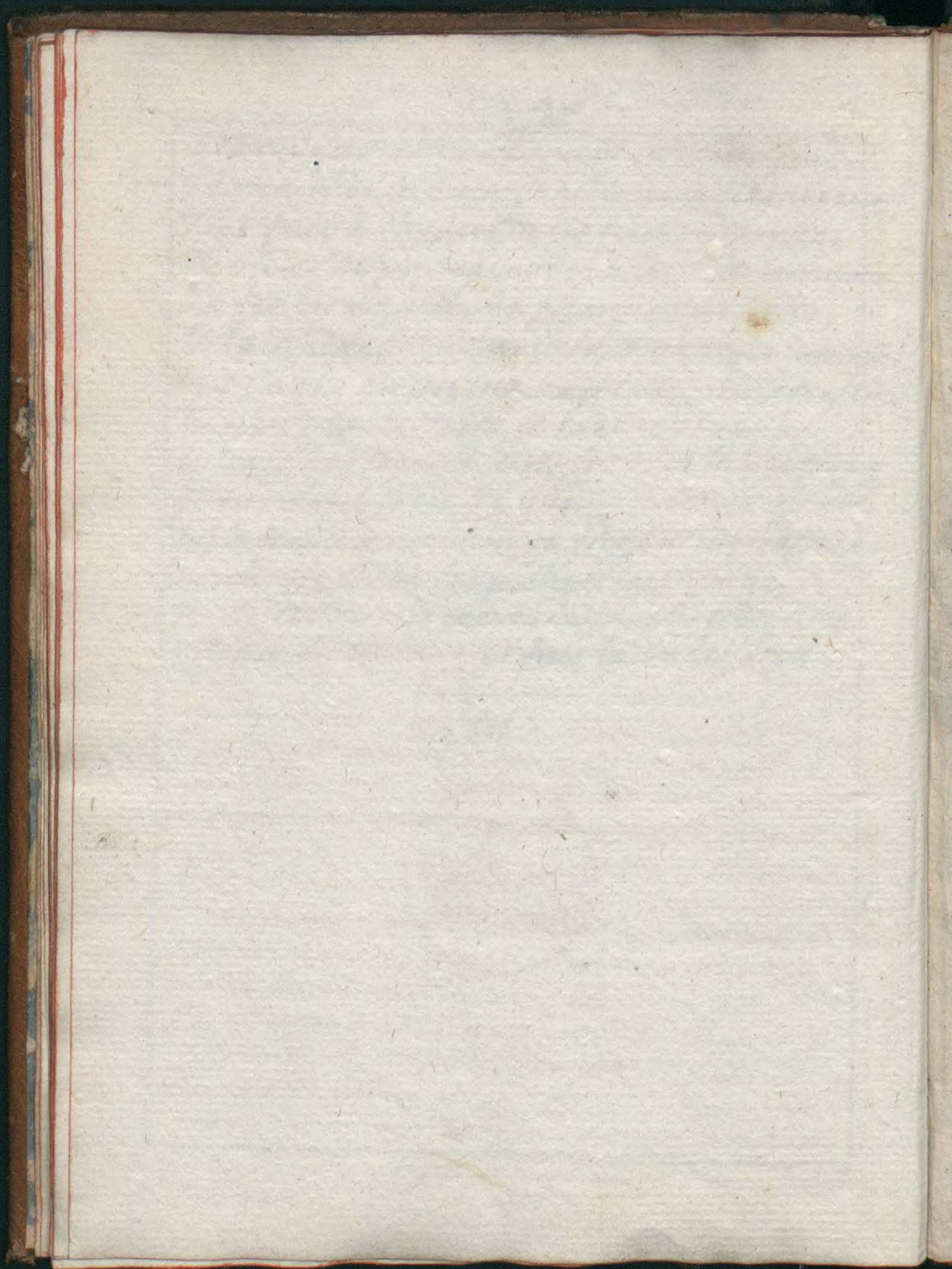
Par Monsieur de Voltaire.

Oh Salomon du Nord: Oh Philosophe Roi
Dont l'Univers entier contemplant la sagesse,
Les sages empressés de vivre sous tes Loix,
Retrouvaient dans ta cour l'oracle de la Grèce,
La Terre en t'admirant se taisait devant toi,
Et Berlin à ta voix sortant de la poussière,
À l'égal de Paris levait sa tête altière,
À l'ombre des lauriers moissonnés à Molvitz,
Appelés sur tes bords des rives de la Seine.
Les arts encouragés défrichaient ton Palais,
Par tes soins transplantés, cultivés et nourris,
L'olivier du Parnasse et l'olivier d'Athènes,
S'élevaient sous tes yeux enchantés et surpris.
La chicanne à tes pieds avait morou la terre,
Et le maître chassé du Palais de Thémis,
Du timide Oyshelein n'excitait plus les cris.
Ton bras avait dompté le Démon de la Guerre,
Le temple était fermé: tes Etats agrandis,
Et tu mettais Bourbon au rang de tes amis.
Mais parjure à la France ami de l'Angleterre
Que deviendra le fruit de tes nobles travaux?

L'Europe retentit du bruit de ton tonnerre.
 Ta main de la discorde allume le flambeau.
 Tout fuit à l'aspect de tes fiévreuses cohortes.
 Tu viens de provoquer deux terribles rivaux.
 Le fer est aiguisé, la flamme toute prête,
 Et la Foudre trop d'un jour, Monarque infortuné,
 Fait périr en un moment la sagesse et la gloire.
 Tu n'es plus ce héros, ce sage couronné,
 Entouré des Beaux-arts, sœur de la Victoire.
 Je ne vois plus en toi qu'un guerrier effréné,
 Qui la flamme à la main se frayant un passage,
 Désole les Cités, les pillé et les ravage,
 Foule les Droits sacrés des peuples et des Rois,
 Offense la Nature, et fait taire les Loix.

fin

Ex
 Biblioth. Regia
 Berolinensi.



V

90

Due

